

Il ordonna donc la levée du camp au milieu des acclamations générales, afin de se rapprocher du chevalier de la reine.

Mais les bateaux anglais n'avaient pas seulement débarqué des hommes sur la terre d'Ecosse.

Somerset n'ignorait pas que la plupart des victoires anglaises étaient *achetées*...

Des coffres remplis d'or accompagnaient l'expédition.

Et lord Rosberg, expert en intrigues louches, s'était déjà servi d'une partie de cet or.

Sous prétexte d'abandonner sa cause, des transfuges avaient passé dans le camp de Mac Sweeny.

Le loyal soldat n'aimait point ceux qui vont d'une bannière à l'autre.

Il les faisait secrètement surveiller.

Malgré sa vigilance, quelques-uns d'entre eux parvinrent cependant à se jeter dans la montagne, dès qu'ils eurent appris l'intention du chef d'aller au-devant du chevalier d'Avenel.

Les alliés prévenus lancèrent aussitôt toute leur cavalerie avec ordre d'attaquer Mac Sweeny dans sa marche et d'empêcher à tout prix la jonction des deux généraux.

Le capitaine des gardes de la reine, avisé par ses éclaireurs de l'approche de grandes masses ennemies, s'était porté en avant.

Il aperçut tout à coup les montagnes rapidement couvertes des troupes hostiles, des deux côtés d'un défilé par lequel il était obligé de passer.

Il avait été déjà prévenu de la disparition de certains transfuges.

—Je n'avais eu que trop raison de me méfier, pensa-t-il. Les misérables espions ont fait le métier pour lequel ils étaient payés.

Et il prit ses positions de combat.

Il était temps !

Trois fois, les highlanders d'Avenel, ceux qu'il appelait les braves des braves, lancés en enfants perdus, essayèrent de gravir les hauteurs garnies par les cavaliers ennemis.

Trois fois décimés, écrasés, brisés, ils essayèrent de les en déloger.

Les "alliés", descendus de leurs chevaux, faisaient rouler sur eux des blocs de rochers qui, défonçant les crânes, les poitrines, entraînaient dans les ravins, dans les précipices des grappes entières d'assaillants.

Les bûcherons, habitués à rivaliser d'héroïsme avec cette troupe d'élite, demandaient à marcher avec eux, à les venger.

Tous réclamaient l'honneur de combattre.

Mais le vieux lion, secouant sa tête blanche, refusa.

Le terrain ne permettait pas d'engager un plus grand nombre d'hommes. Ceût été augmenter le massacre.

Il arrêta les highlanders au moment où ils allaient monter encore à l'assaut.

—Non, dit-il. Vos frères auront peut-être encore besoin de vous.

Et promenant son regard sur le chaos des montagnes qui les entouraient :

—Allons-nous donc périr ici ?

Rapidement, il bâtit son plan de bataille.

Les ennemis de l'Ecosse avaient choisi ces lieux pour exterminer son armée qui, unie à celle du chevalier d'Avenel, aurait une seconde fois sauvé sa patrie...

Eh bien ! s'ils devaient succomber, ils auraient au moins la joie de ne pas tomber sans vengeance.

Et froidement, il assigna, à chacune de ses cohortes, sa place sur des collines qui s'étageaient derrière lui, s'appuyant les unes sur les autres.

En même temps, il songeait aux paroles gravées sur la tombe des Spartiates, morts jusqu'aux derniers en défendant les Thermopyles :

"Passant, va dire à Lacédémone que nous sommes morts pour obéir à ses ordres."

Les alliés, avertis par les estafettes du succès de leur cavalerie, accouraient à marche forcée.

Mac Sweeny, faisant appel aux bras noueux des bûcherons, avait fait placer sa petite artillerie au sommet de la position, de façon à pouvoir tirer dans tous les sens.

Une rumeur profonde, furieuse, le brisement de branche d'arbres, comme si d'après légions de bêtes féroces se ruaient de son côté, lui annonça l'approche de l'ennemi.

Ceux-ci, le sachant aculé avec ses guerriers, accouraient, avides de carnage, sûrs, cette fois, de la victoire.

Ils allaient combattre trois... dix contre un.

Ils vaincraient donc presque sans péril.

Mac Sweeny, écrasé, c'était l'Ecosse sans défense, c'était la conquête... c'était le butin !...

Ceci expliquait leur avidité ardente.

Le vieux capitaine vit une tourbe humaine déborder tout à coup des crêtes des collines et garnir les pentes des ravins.

Et cela s'avancait vers lui, vers les siens, montonnant, hurlant, terrible.

Ses soldats, sur son ordre, ne bougeaient pas.

Les alliés, surpris de leur immobilité, de leur silence presque religieux, s'arrêtèrent, étonnés, troublés malgré eux.

—En avant ! clama la voix de lord Rosberg pressé de prendre sa revanche. Ils ne nous échapperont pas !

—*All right ! Hurrah !* Et vive l'Angleterre ! hurlèrent les soldats de Somerset.

—Vive à jamais l'Ecosse ! répliqua Mac Sweeny en agitant son épée.

—Vive l'Ecosse ! répondirent d'un seul cri six mille voix.

Et le combat s'engagea.

Combat effroyable, nouvelle lutte de géants.

Trois contre un, avaient dit les alliés.

Mais à certaines heures, que vaut le nombre en présence de l'héroïsme, devant l'énergie du désespoir ?

Lord Rosberg et le général anglais ne tardèrent pas à s'en apercevoir.

En outre, dans cette circonstance critique, Mac Sweeny avait si bien pris ses dispositions, que les assaillants ne pouvaient profiter de leur principal avantage.

Les deux généraux firent donc reculer une partie de leurs troupes, les gardant en réserve.

Un rempart d'ennemis abattus s'étendait déjà aux pieds des Ecosseis décimés.

Mais la main se fatigua à frapper.

C'est là ce qu'attendaient les deux généraux ennemis.

Ils attendirent que la lassitude eût rendu moins ardente la farouche énergie des défenseurs de l'Ecosse.

Ils firent alors avancer leurs troupes fraîches et les lancèrent avec fureur sur les adversaires qui luttèrent sans repos, sans relâche, depuis des heures.

—Toujours la ruse et jamais d'héroïsme ! fit Mac Sweeny avec amertume.

Et, à son tour, il donna un ordre.

Et les pièces d'artillerie qu'il avait fait placer sur la montagne commencèrent à tonner.

Leurs boulets de plomb et de pierre, portant à chaque coup dans les masses serrées des ennemis, y causèrent de véritables ravages.

—Aux pièces ! hurla Rosberg. Enlevez-leur cette maudite artillerie !

Mais un mur de fer, de poitrines humaines, arrêta ceux qui tentèrent d'obéir à cet ordre.

Ainsi que l'avait promis le capitaine des gardes de Marie Stuart, s'il succombait ce ne serait pas sans vengeance.

Des monceaux de cadavres garnissaient les creux des vallées.

La voix terrible du canon, répétée par les échos de ces lieux si souvent déserts, ressemblait à des grondements de volcan.

Et les montagnards, habitant de l'autre côté de la chaîne des monts d'Orfeld, impressionnés et troublés, écoutaient ce bruit lointain et sinistre.

Mais lord Rosberg, cet homme des observations louches, observa que le tir des canons était lent, mesuré.

Et cette pensée jaillit aussitôt dans son esprit : les Ecosseis étaient sûrement à bout de munitions et ménageaient leurs coups.

Oui, cela devait être.

Une expression de joie brilla enfin dans ses yeux.

Ce n'était pas seulement le général qui se réjouissait en lui. C'était surtout l'homme dont l'ambition avait été si vivement froissée.

Il allait donc pouvoir se venger des dédains de Marie Stuart.

Il allait en même temps humilier le vieux capitaine, qui avait infligé à son amour-propre l'affront de refuser un combat singulier dont il discernait le mobile.

Les canons ralentissaient en effet leur tir d'une façon visible.

Mac Sweeny tourna vers eux son visage creusé d'une ride de désespoir...

Ces pièces dont il sentait agoniser le tir étaient la dernière protection des braves dont il avait charge.

Quelques-uns de leurs boulets, — les derniers ! — firent reculer encore une fois les assaillants.

Puis elles se turent.

Un hurrah strident jaillit alors de la gorge de lord Rosberg :

—Les artilleurs n'ont plus de munitions. A nous la victoire ! Nous les tenons ! Hurrah ! hurrah !

Une clameur vociférée par plus de dix mille poitrines répondit à la sienne...

La boucherie allait donc commencer.

Mac Sweeny avait entendu le cri de joie furieuse de lord Rosberg : " Nous les tenons ! "

—Pas encore ! lança-t-il d'une voix éclatante.

Et il tourna vers lui sa figure martiale... vers lui et vers les hordes hurlantes, frénétiques que lord Rosberg lançait en masse sur les Ecosseis pour les écraser d'un coup.

Le vieux capitaine ne voulait tomber que frappé en face.

Son héroïque légion avait entendu, elle avait compris, elle aussi.

Elle allait être digne de lui.